

### Culture(s) et identité(s)

#### 1. Cultures nationales et cultures d'entreprise

##### 1.1. Réflexions sur la culture de l'ère des découvertes à la (dé)colonisation

L'*Homo culturalis* est apparu il y a plus de 2 millions d'années. La culture s'est imposée à la nature en tant que mécanisme de survie. Le feu, la chasse, la pêche, les vêtements, les rituels funéraires et l'apparition de l'art il y a 100 000 ans ont configuré l'apparition d'activités culturelles au sein des premières communautés humaines. Les cultures primitives étaient fondées sur un système de connaissances, croyances, moralité, activités artistiques mais aussi sur des coutumes, lois et passe-temps pratiqués par les membres d'une société déterminée où pouvaient coexister différentes cultures. À maintes reprises, des sociétés distinctes ont été considérées comme appartenant à un même type de culture générale. C'est la raison pour laquelle nous nous référons à la culture américaine, à la culture européenne, à la culture asiatique ou à la culture africaine par exemple.

Les études portant sur les différentes facettes de la culture sont relativement récentes. En 1871, Edward B. Tylor publia *Primitive Culture*, dans lequel il examinait les rites et symboles des peuples indigènes du Mexique. C'est ainsi que l'anthropologie devint une discipline académique. D'un point de vue philosophique, le voyageur et historien classique grec Hérodote (484-425 avant J.-C.) conduit des études ethnographiques dans *Histoire* où il s'efforça de définir les caractéristiques linguistiques de chaque culture, les façons de se vêtir, les rites, les valeurs religieuses et les systèmes de croyance en Asie, à Babylone, en Égypte ou encore en Grèce. Cinq siècles plus tard, Tacite (55-117) tenta d'approfondir la question. Au Moyen Âge, l'aventurier Marco Polo (1234-1324) fut impressionné par les coutumes des peuples rencontrés au fil de ses périples à travers la Chine et d'autres contrées asiatiques telles que le Siam (Thaïlande), le Japon, Java, Ceylan (Sri Lanka), le Tibet, l'Inde et la Birmanie. Son étude intitulée *Travels* (1299) constitue probablement le livre de voyages le plus important de l'histoire. Ses découvertes ont inspiré les futurs voyages du Génois Christophe Colomb vers l'Amérique à partir de 1492 tout comme les périples du Portugais Vasco de Gama en Afrique en 1497-98. Près d'un siècle auparavant, l'Algérien Ibn Khaldun avait écrit un traité sur les coutumes et cultures d'Afrique du Nord qui anticipait les conceptions relativistes des théories de la culture, en affirmant que la culture et l'habitat conditionnent le caractère et la vision du monde des individus qui y cohabitent.

Avec la « découverte » de l'Amérique, une autre conception du monde apparaît en Europe. Les *Essais* (1580-1588) de Montaigne écrits à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle tentaient d'éradiquer les opinions péjoratives des Européens à l'égard des peuples indigènes d'Amérique en arguant que la connaissance de leurs systèmes culturels était nécessaire du point de vue américain et non européen. Les idées de ce penseur ne furent acceptées que deux

siècles plus tard grâce à la contribution du philosophe genevois, Jean-Jacques Rousseau qui était allé jusqu'à affirmer que la science, l'art et les institutions sociales européennes avaient corrompu l'humanité et que la forme « naturelle » de la vie communautaire était moralement supérieure à la forme « civilisée » prônée par le monde occidental. Rousseau s'inscrivait en faux contre le climat instauré par les Lumières et les idées d'Isaac Newton au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, selon lesquelles la compréhension du Cosmos reposait sur les découvertes scientifiques, la physique et les mathématiques. La pensée linéaire, mécanique, cartésienne trouva donc dans l'horloge des moines bénédictins du Mont-Saint-Michel la métaphore idéale pour appréhender les lois régissant un monde où l'homme devenait le centre de l'univers. Ce cheminement intellectuel fut à l'origine de l'apparition des sciences sociales.

L'évolutionnisme culturel prit de l'importance au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'œuvre de Charles Darwin *On the Origin of Species* (1859). Sa théorie de la sélection naturelle (la survie des plus forts), issue de ses voyages dans les îles Galápagos, le conduisit à affirmer que chaque nouvelle génération contribue au perfectionnement de l'espèce lorsqu'elle élimine les défauts de ceux qui n'ont pas survécu au changement. L'idée que les êtres humains puissent évoluer par le biais d'un processus naturel scandalisa les communautés religieuses lorsqu'elle remit en question la doctrine théologique orthodoxe. Un siècle plus tard, en 1953, les biologistes James Watson et Francis Crick expliquaient la composition génétique de chaque organisme par deux acides nucléiques, l'ADN (acide désoxyribonucléique) et le ARN (acide ribonucléique) dont les codes génétiques déterminent la fabrication de protéines dans le métabolisme des organismes, ce qui favorise leur fonction reproductive. L'évolution naturelle dépendrait de la réorganisation génétique. Les réflexions du philosophe britannique Herbert Spencer, constituèrent en leur temps, un précédent car à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elles permirent la définition des institutions culturelles comme expression de la sélection naturelle ce qui justifia par la suite, l'existence de cultures « supérieures » (les occidentales) et de cultures « inférieures » (les autres).

Ces approches sont à l'origine des travaux ultraconservateurs de Francis Fukuyama et de Samuel Huntington qui justifient le nouveau contexte de domination culturelle des États-Unis par la globalisation. Dans *La fin de l'histoire* (1992), Fukuyama argue que celle-ci sera effective le jour où un consensus universel concernant la démocratie mettra un terme aux conflits idéologiques. Le monde occidental deviendra ainsi le référent politique indiscutable pour le reste des nations de la planète. Dans *The Clash of Civilisations and the Remaking of World Order* (1996), Samuel Huntington examine la question de l'identité et de l'histoire du point de vue du monde occidental dont les fondements sont le Christianisme catholique et protestant. En assimilant les croyances spirituelles à la civilisation, Huntington s'efforce de montrer que la religion serait à l'origine de l'identité culturelle des peuples. L'Occident prendrait progressivement ses distances vis-à-vis des pays où le Christianisme orthodoxe est prédominant (Russie, Balkans, etc.) et des identités syncrétiques mêlent plusieurs croyances (Amérique latine, Afrique). Ce serait en revanche, le contraire pour les civilisations islamique, hindoue, chinoise et bouddhiste. Tout cela donnerait lieu à une série de conflits entre civilisations dont le point culminant serait des événements tels que les attentats du 11 septembre et la lutte mondiale contre le terrorisme (islamique en particulier), devenu un ennemi global après la chute du communisme. Dans *Who Are We? The Challenges to America's National Identity* (2004),

Huntington se penche sur le thème de l'identité américaine, majoritairement « WASP » jusqu'il y a quelques décennies, confrontée depuis ces dernières années, à des vagues migratoires en provenance du monde hispanique.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la dichotomie entre la civilisation et la barbarie était au cœur de la pensée américaine, fût-elle exprimée par le Président américain Monroe (« un bon Indien est un Indien mort ») ou par le Président argentin, Domingo Faustino Sarmiento, auteur de *Facundo o civilización y barbarie* (1845) dans lequel il lança le débat sur la nécessité de repeupler le continent américain par des Européens, symbole de la civilisation, afin de libérer le nouveau continent des peuples indigènes, incarnation de la barbarie, qui devaient être exterminés. Les cultures nationales d'Amérique latine s'identifieraient davantage avec l'origine du colonisateur européen et moins avec les racines précolombiennes. Ces dernières années, les propositions indigénistes émanant de plusieurs pays latino-américains ont permis un revirement copernicien en faveur de la gauche, et elles remettent en question la pensée bourgeoise prédominante au sein des élites au pouvoir, mise en œuvre dans le cadre des projets culturels et éducatifs durant près de deux siècles. Le complexe des pays colonisés sera étudié selon différents points de vue révisionnistes, décolonisateurs, par des écrivains francophones de la Négritude tels que Franz Fanon dans *Peau noire, masque blanc* (1962), *Les damnés de la terre* (1961, avec un prologue de Jean-Paul Sartre), Aimé Césaire, dans son recueil de poèmes *Cahier d'un retour au pays natal* (1947, avec un prologue d'André Breton et des illustrations du peintre cubain Wifredo Lam) ; ainsi que Léopold Sédar Senghor dans *Ethiopiennes* (1956). Au XX<sup>e</sup> siècle, les études « métisses » d'intellectuels cubains comme Fernando Ortiz, sur le phénomène de la transculturation à Cuba et plus récemment, de Roberto Fernández Retamar sur le personnage symbolique de Caliban coïncident avec les réflexions « orientalistes » d'Edward Saïd et du « Troisième Espace » dans les identités hybrides de Homi Bhabha. Ces derniers suggèrent d'autres lectures postcolonialistes dans les études de gestion et comportement des organisations. Face à la vision évolutionniste de la culture, la théorie marxiste, apparue dans les années 1850, évoquait d'autres perceptions à partir desquelles de nouvelles formes de culture émergent en conséquence des efforts déployés par des groupes et individus désireux de contrôler leur propre destin. Le relativisme culturel de l'anthropologue Franz Boas fut déterminant dans les années vingt et trente aux États-Unis, et plus précisément dans les études toujours en vogue d'Edward Sapir, Margaret Mead et Ruth Benedict. Parallèlement, en Europe, la vision universaliste de Malinowski considérait avec le même type de problèmes les différents systèmes de signes, symboles, codes, rituels et institutions créés par l'homme appartenant à différentes cultures.

## 1.2. La notion de culture dans les concepts de société, race, civilisation et nation

Le mot **culture** provient du latin *colo, -eren*, et se réfère à l'idée de cultiver. Pour les anthropologues, ce terme connote la capacité universelle de l'individu de classer, codifier et communiquer ses expériences de façon symbolique. La culture représente également les modes de vie dans une société déterminée. Lorsque la culture est identifiée à la civilisation, elle rassemble toutes les connaissances, croyances, activités artistiques, sentiments et moralité, lois, coutumes, habitudes et capacités diverses des membres d'une

société donnée (selon le World Cultural Report de l'UNESCO). En 1952, dans *Culture: A Critical Review of Concepts and Definitions*, les anthropologues Alfred Kroeber et Clyde Kluckhohn trouvèrent plus de 200 définitions du concept de culture dans la littérature scientifique. Leurs conclusions pourraient se résumer à l'idée que la culture reflète un mode de vie fondé sur différents systèmes de croyances partagés et transmis de génération en génération par l'intermédiaire d'un macrosystème de signes (mots, gestes et symboles visuels), codes (langue, art), textes écrits et oraux créés et employés au quotidien par une communauté linguistique. Karl Popper de l'École de Francfort se référait à trois types de connaissances qui dominent chez l'*homo culturalis* : les connaissances sensorielle (non réflexive), subjective et communautaire.

Une culture déterminée est composée de valeurs, normes, institutions et instruments (artifices). Par valeur, on entend les aspects d'une certaine importance qui donnent un sens à la vie des personnes. Les normes comprennent toute une série d'attentes relatives à la manière dont les personnes doivent se comporter dans des situations concrètes. Chaque culture comporte un ensemble de sanctions en cas de non-respect des codes de conduite. La société s'appuie sur les institutions pour transmettre ses valeurs et appliquer ses normes. Les instruments et artifices sont les aspects matériels de la culture, les objets dérivés des valeurs et des normes.

Après les Lumières, l'idée de culture se confondit avec celle de civilisation. Le modèle universel de civilisation était européen jusqu'à la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, il imposait à ses anciennes colonies une vision logocentrique (la raison et la pensée mécanique, linéaire, cartésienne, structurée comme fondement de la connaissance et du savoir) qui supposait une attitude ethnocentrique sous-jacente (les blancs perçus comme la « race » supérieure par rapport au reste des mortels qui devaient s'« intégrer », se soumettre et accepter leur supériorité endogamique). La nature et la pensée émotionnelle ont été victimes d'un ethnocide qui, avec l'aide des valeurs religieuses (le catholicisme, l'Islam, les traditions animistes africaines et d'autres croyances à travers la planète) s'est mue en une vision phalocrate, partielle et subjective des protagonistes du monde de la culture qui a pour la majorité des hommes. C'est à partir des années soixante, grâce aux mouvements féministes, que l'histoire de l'art et de la culture en général furent soumis à un révisionnisme radical en phase avec des courants culturels et artistiques qui jusque récemment, n'avaient que très peu de résonance. Prenons l'exemple des prix Nobel de Littérature de langue française. Combien de ces prix ont-ils été octroyés en dehors de l'Hexagone ? Combien de femmes ont-elles été récompensées par le prix Nobel ? De toute évidence, les écrivains françaises ont été les premières personnes lésées par le logocentrisme dominant du modèle culturel promu depuis le xvii<sup>e</sup> siècle. Claude Simon, prix Nobel de Littérature en 1985, peu lu en France, méritait-il davantage ce prix que les grandes écrivains françaises du Nouveau Roman comme Nathalie Sarraute et Marguerite Duras ? Le rejet de Jean-Paul Sartre en 1964 peut-il être attribué au fait que Simone de Beauvoir n'ait elle-même pas obtenu cette distinction.

Par ailleurs, quelle est la proportion d'écrivains non français mais francophones étudiés dans le cadre des programmes de l'Éducation nationale ? Le problème de la reconnaissance d'« écrivains » de langue française non français de souche, réside dans le fait que la littérature transmet d'autres visions du monde, des systèmes de valeurs alternatifs voire contraires au modèle de civilisation occidentale. La situation est quelque peu

similaire à la tentative des autorités espagnoles d'interdire *Don Quichotte* en Amérique latine durant la colonisation au motif que cette œuvre de fiction pourrait corrompre les mentalités des peuples indigènes de crainte que ces derniers ne prennent pas au sérieux les enseignements des Écritures Sacrées. Entre 1492 et 1816, aucune œuvre de fiction ne fut publiée car prohibée, sur le continent américain à l'exception de chroniques et de littérature religieuse (poésie et des sermons sous forme de vers). Au fil de l'histoire, les puissances coloniales ont imposé leur vision du monde aux peuples qu'ils ont assujettis. À l'issue du xx<sup>e</sup> et au seuil du xxi<sup>e</sup> siècle, alors que plusieurs citoyens des ex-pays colonisés émigrent vers les anciennes métropoles, ils se voient contraints d'adhérer au principe de l'« intégration », concept inexistant lorsque les Européens ont investi les terres au détriment des individus qui y vivaient. Le concept unilatéral de « métissage » fut alors soulevé et il connotait l'apprentissage de la langue, de la culture et des valeurs du pays dominant autrement dit du pays envahisseur par les peuples dominés.

Dans l'œuvre de Shakespeare, *The Tempest* (1611), Prospère, le colonisateur « civilisateur » en arrivant sur une île, enseigne sa langue et ses valeurs à Caliban, le « barbare » indigène afin que ce dernier devienne son serviteur. Tout cela a lieu avec l'assentiment d'Ariel, figure symbolique des élites intellectuelles qui au fil de l'histoire ont systématiquement justifié la dialectique de l'inégalité. La différence entre les peuples indigènes et les peuples métis n'est pas de nature génétique mais culturelle. Et même de nos jours, lorsque nous parlons de culture, nous nous référons à une sorte de capital symbolique (Pierre Bourdieu, *La Distinction*, 1979) qui repose sur une série d'activités et de produits élitistes tels que la gastronomie, la « haute couture », la musique classique, le patrimoine artistique composé d'une pléthore de musées, le théâtre, etc. Toutes ces activités sont influencées par une idéologie de la colonisation que les individus intègrent très souvent de manière inconsciente dans leur vision du monde sans pour autant remettre en question la perception détériorée de la réalité incarnée par leur propagande. C'est à partir des années quatre-vingt que des cultures alternatives émergèrent à la faveur du discours post-moderne, et contestèrent les « artifices » sur lesquels repose le modèle européen de civilisation.

L'époque où l'indigène originaire des Amériques était idéalisé par les écrivains européens qui voyaient en lui « le bon sauvage » est bel et bien révolue. Ces derniers exhortaient les bourgeoisies nationales aux visées expansionnistes à conquérir de nouvelles terres et faire fortune. Cependant, il faut noter que les membres des tribus dites primitives atteignirent un certain niveau de sophistication il y a près de 10 000 ans lorsqu'elles accrurent leurs connaissances technologiques et leurs besoins agricoles au fur et à mesure que des territoires dotés de grandes quantités de ressources naturelles étaient annexés. Les tendances expansionnistes de certaines tribus les contraignirent à imposer par la force leurs modes de vie et système de croyances à d'autres tribus. La création des premières villes date d'il y a environ 5 000 ou 6 000 ans, le sédentarisme et l'apparition du concept de société dateraient donc de cette époque. La société a été définie comme une sorte de « super tribu » ou comme un ensemble d'individus de différentes origines participant aux activités dominantes et importantes de la communauté. À titre d'exemple, les personnes qui vivent aux États-Unis sont identifiées à la « culture américaine ». L'acception profonde de ce terme procède de l'origine des émigrants britanniques établis aux États-Unis depuis plusieurs siècles. La société américaine n'a eu de cesse depuis sa création, d'incorporer

et sanctionner les cultures aborigènes ainsi que d'autres systèmes culturels parallèles porteurs d'autres modes de vie, langues et croyances. Ces « sous cultures » coexistent en marge de la société dominante, en partageant ou non certaines de leurs valeurs et coutumes. Les individus qui ne « s'intègrent » pas ou « n'assimilent » pas le modèle dominant encourent l'exclusion ou la marginalisation. En France, le modèle républicain, qui s'oppose au communautarisme anglo-saxon, ne fait théoriquement aucune distinction entre les différentes composantes de la population. La soi-disant égalité des citoyens n'est pas appliquée car lorsqu'il s'agit d'obtenir des postes de responsabilité dans les secteurs politique et économique, ce sont les blancs qui sont prioritaires par rapport au reste des citoyens d'autres races qui font partie de la nation.

Le concept de **race** apparu durant la colonisation se réfère à l'appartenance de chaque individu à un groupe avec lequel il partage en principe des liens génétiques. En réalité, il n'existe pas de test génétique permettant de déterminer si on appartient d'un point de vue ethnique ou racial, au groupe des blancs, des noirs, des indiens, asiatiques ou arabes. Les « races » humaines sont des catégories définies par des facteurs historiques, sociaux et culturels, mais ces catégories ne correspondent pas à des divisions « naturelles » de l'espèce humaine. Selon la Bible, pseudo-fiction allégorique en Occident, tous les êtres humains vivant sur terre, sont les descendants de Noé et de son épouse, de leurs trois enfants et de leurs épouses, et avant eux d'Adam et Ève. Après le Déluge, Dieu intima Noé et sa famille de peupler la terre avec leur descendance. C'est du mont Ararat que commença le long pèlerinage vers le peuplement harmonieux de la planète. Néanmoins, après quelques générations, il fut évident que les êtres humains avaient décidé de désobéir à Dieu et de continuer à vivre comme une population unie. C'est à Babel que Dieu fit parler les gens dans différentes langues ce qui causa leur dispersion sur la terre. Une fois que des langues différentes furent imposées, des barrières se dressèrent instantanément.

Selon les dernières découvertes scientifiques, les races humaines n'existent pas d'un point de vue génétique. L'ADN nous fait comprendre que les races ou la diversité des groupes humains constituent un phénomène relativement nouveau dans l'évolution humaine. Marco Polo ne fit jamais de distinction. L'existence de l'homme moderne date d'environ 10 000 ans et les « races » sont clairement identifiées depuis près de 35 000 ans. Les êtres humains modernes apparurent en Afrique il y a 100 000 ans et ils se dispersèrent ensuite sur la terre entière. À l'origine des races, nous avons par exemple une population, relativement isolée, qui vit dans un endroit ensoleillé depuis des milliers d'années. La sélection naturelle permettra de choisir, au sein de la diversité génétique humaine, les individus dotés de la peau la plus foncée pouvant se protéger des rayons ultraviolets. Ce sont ceux qui sont le moins enclins à souffrir d'un cancer de la peau et qui transmettront à leur descendance ce gène ou les groupes de gènes favorables. Le temps aidant, les individus à la peau foncée seront plus nombreux et deviendront majoritaires au sein de la population. La mélanine, le cancer et la discrimination raciale seront les conséquences darwiniennes qui donneront lieu à des effets contradictoires. Tous ces phénomènes commencèrent en 1775 lorsque l'anatomiste Johan Friedrich Blumenbach établit une classification des êtres humains dans cinq groupes raciaux (caucasiens, mongoloïdes, éthiopiens, américains et malais qui incluaient les polynésiens, mélanésiens et aborigènes australiens). Au début des années quatre-vingt, les généticiens observèrent qu'il existait des différences génétiques

plus importantes entre les Européens originaires du Sud et les Nord-européens qu'entre les Européens du Sud et les Nord-africains... Ainsi, avec des milliers d'échantillons d'ADN, il fut démontré qu'il n'y avait d'autre race que la race humaine.

Le concept de **civilisation** se réfère à un système social particulièrement complexe. Cette notion a fait l'objet d'une évolution considérable. Durant l'ère primitive, ce concept de civilisation faisait référence à la vie autour de la *civitas* par opposition à la vie en milieu rural, propre aux barbares. Une personne *civilisée* était cultivée et raffinée, impliquée dans la *vie civique* contrairement à l'ignorance et la simplicité (ou inexistence) des institutions politiques de la campagne. À partir du Moyen Âge, la plupart des historiens adoptèrent un point de vue religieux ou national. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'optique religieuse prévalut parmi les historiens européens qui considéraient le Christianisme comme le fait historique le plus important et de fait, comme une référence. Le point de vue national, à la différence du religieux, fut promu au début du XVI<sup>e</sup> siècle par la philosophie politique de l'homme d'état et historien italien, Nicolas Machiavel, qui estimait que l'État était un objet d'étude historique adapté. Au sens large, on peut définir le *choc des civilisations* comme une théorie expliquant les grands mouvements politiques et culturels de l'Histoire universelle par le biais des influences réciproques que les différentes civilisations exercent les unes envers les autres. (Par opposition à celles dues aux affrontements entre États-nations ou idéologies.) Dans ce contexte, une civilisation est une culture plus ou moins fermée, dotée d'une tradition culturelle plus ou moins hermétique ou imperméable, et qui en conséquence, s'oppose à d'autres civilisations issues de traditions différentes. Bien que le concept moderne de civilisation ait été popularisé par Oswald Spengler, la notion de « choc des civilisations » a été développée par Huntington et introduite par Arnold J. Toynbee même si ce dernier la limite au domaine géopolitique, en simplifiant à outrance les phénomènes de contacts culturels entre civilisations. L'Alliance des Civilisations a été proposée par le Président du Gouvernement espagnol, José Luis Rodríguez Zapatero, lors de la 59<sup>e</sup> Assemblée Générale de l'ONU, le 21 septembre 2004. Cette proposition défend l'alliance entre l'Occident et le monde arabo-musulman dans le but de combattre le terrorisme international par des voies autres que militaires.

Le concept de **nation** renvoie à un regroupement important de personnes à partir de coutumes et traditions. Au sens strict du terme, la *nation* implique des personnes tandis que le *pays* relève d'un territoire. La notion d'*État* connote l'existence d'une institution légitimée par la loi sur un territoire donné. Le terme de nation a également pour synonyme celui de groupe ethnique. Bien que l'ethnicité constitue aujourd'hui un des aspects les plus importants de la culture ou de l'identité sociale pour les membres de plusieurs nations, les personnes ayant les mêmes origines ethniques, peuvent vivre dans des pays ou États-Nations différents et peuvent être traités comme des membres de nations diverses pour cette raison. L'identité nationale est, dans bien des cas, très discutée, même au niveau de l'individu. Un État qui s'identifie explicitement comme foyer d'une nation spécifique est un État-nation. La plupart des États modernes figurent dans cette catégorie ou tentent de se légitimer de cette façon-là, même si cela suppose des conflits ou contradictions. C'est la raison pour laquelle les termes de nation, pays, terre et État sont utilisés comme des synonymes (en dépit de leur caractère idéologique antinomique). La *Nation* fait communément référence à l'ensemble de personnes estimant faire partie d'un même groupe humain en raison de la langue, religion, tradition et histoire communes.

Au sens strict, les termes comme nation, ethnie et gens, constituent une dénomination générique pour un groupe de personnes, contrairement au pays qui est lié à un territoire, alors que l'État représente une institution administrative légitimée, malgré l'utilisation des adjectifs *national* et *international* comme termes techniques qui s'appliquent aux États. L'État national n'est pas un état ethnique. Bien qu'il soit issu d'une culture originale, il n'appartient pas à un groupe ethnique spécifique (en dépit des réflexions de Samuel Huntington sur l'identification des États-Unis avec les Américains « WASP » – Blancs, anglo-saxons et protestants). Jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, les termes d'ethnie et de race étaient fréquemment confondus.

Comme nous l'avons vu précédemment, la race est une catégorie artificielle de classification des individus, de telle sorte que la vision réactionnaire de la « pureté de la race » est incompatible avec l'État de droit social et démocratique. Par ailleurs, bien que l'héritage ethnique soit culturel et non génétique, l'appartenance à une nation implique le rassemblement de personnes qui ont en commun une série de caractéristiques culturelles. La culture nationale et la culture ethnique coïncident parfois si un groupe ethnique est majoritaire dans une zone géographique déterminée, facteur qui tend à faciliter la formation d'une nation ainsi que le développement d'une culture nationale. Néanmoins, l'appartenance à la nation n'implique pas obligatoirement l'appartenance à l'ethnie. En général, la culture nationale s'exprime dans la vie publique et la culture ethnique dans la sphère privée. En cas de litige, le code civil de la nation prévaut sur les lois d'une culture ethnique déterminée. Dans certains cas, l'« adoption » de la culture nationale n'implique pas l'assimilation à la culture ethnique du groupe majoritaire. Nous préférons le terme « adoption » à celui d'intégration, plus ethnocentrique et réactionnaire lorsqu'ils s'appliquent à des cultures ethniques « inférieures » à l'ethnie dominante. Chaque culture nationale développe un type singulier de relations interculturelles avec les différentes cultures ethniques en fonction de leur mémoire historique.

La nation, en tant qu'unité politique, constitue un concept moderne (selon une autre terminologie, il serait contemporain des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles). Au Moyen Âge et même durant l'ère moderne, le terme de « nation » revêtait une acception anthropologique au-delà du concept politique (la nation équivalait aux « gens » voire à l'« ethnie » ou collectivité généralement enracinée dans un territoire, et dont les membres entretenaient des liens de parenté plus ou moins éloignés). L'équivalent, médiéval ou moderne, du concept de Nation, au sens politique, est le concept de « Peuple », en tant que *matière* de la société politique, de l'État. Mais l'État implique justement la confluence de deux voire plusieurs nations (ou peuples, tribus, ethnies) dont les conflits trouvent leur équilibre dynamique par le biais de l'État. Un équilibre que l'État obtient, pour reprendre la formule de Max Weber, par le monopole de la violence (qui s'exerce par la violence d'une ethnie sur d'autres, bien qu'avec le « consensus » ou pacte – non pour autant moins injuste – des ethnies assujetties). Si nous prenons l'exemple d'un État plurinationnel – comme le fut en son temps l'Empire romain – nous constatons qu'un processus d'homogénéisation des langues, du culte voué à l'Empereur et des coutumes des peuples qui le composaient, ait été nécessaire.